

L'HISTOIRE DE CHARLES XII, UN MANIFESTE MODERNE ?

Laurence Macé

Université de Rouen, CÉRÉdI

Qui lit encore l'*Histoire de Charles XII*? Longtemps rééditée en extraits dans des collections scolaires mais bien oubliée depuis les années soixante au profit d'autres textes historiques sans doute plus proches des critères historiographiques actuels – *Le Siècle de Louis XIV* et surtout l'*Essai sur les mœurs* –, l'*Histoire de Charles XII* est un texte finalement assez mal connu. La fortune moderne du texte, largement imputable au genre des « histoires particulières » dont il relève, reflète mal le succès éditorial extraordinaire que celui-ci connut au XVIII^e siècle, chez les élèves des collèges notamment. Elle paraît particulièrement injuste si l'on songe qu'il s'agit, trois ans avant les *Lettres philosophiques*, du premier texte important de Voltaire en prose. Qui relit ensemble ce premier texte historique et les contes postérieurs, *Zadig* par exemple, est en effet frappé de trouver déjà dans l'*Histoire de Charles XII* le rythme si particulier du récit voltairien : l'efficacité stylistique de la phrase, le style coupé, les fausses symétries, les apodotes assassines, beaucoup est déjà là. On comprend par là que dans le système esthétique du XVIII^e siècle régi par la stricte hiérarchie des genres faisant la part belle à l'histoire et à l'épopée, l'*Histoire de Charles XII* offrait au lecteur l'équivalent de ce qu'offre aujourd'hui le conte voltairien dans un système littéraire dominé par la fiction : une lecture plaisante servie par un style alerte. L'édition critique procurée par Gunnar von Proschwitz¹ a bien montré qu'à la différence de l'*Essai sur les mœurs* dont la rédaction procéda par accroissements, Voltaire, pour *Charles XII*, procède par soustractions, allégeant et abrégeant toujours plus son texte. Surtout, l'*Histoire de Charles XII* mérite qu'on s'intéresse à elle parce que c'est le premier texte voltairien important dans le champ historique, même si l'intérêt de Voltaire pour l'histoire remonte au moins à *La Henriade*². Quand on connaît la place prise ensuite par ce genre au sein de l'œuvre voltairienne – le philosophe a toujours un texte historique sur le feu et il réécrit constamment les textes déjà parus –, il est évidemment intéressant d'aller voir de près ce qui se joue dans ce texte un peu oublié.

¹ *Histoire de Charles XII*, éd. G. von Proschwitz, OCV, t. 4 (1996).

² Voir Ch. Mervaud, « Épopée et histoire : *La Henriade* », *Revue Voltaire*, n° 2 (2002), p. 133-146.

C'est ce que je me propose de faire ici à partir d'un point de vue européen et plus précisément du point de vue italien, mon propos étant moins de m'intéresser aux modalités de production du *Charles XII* qu'à ce que peuvent nous apprendre sur lui la diffusion et la réception du texte. Or, cette diffusion et cette réception peuvent être replacées dans une problématique bien connue des dix-septémistes mais qui intéresse aussi le XVIII^e siècle puisque les questions qu'elle engage restent au cœur des enjeux esthétiques, philosophiques et, on le verra aussi, politiques jusqu'au milieu des années 1730 : celle de la modernité.

32 L'Italie offre de ce point de vue un observatoire particulièrement intéressant. Par son extraordinaire diversité d'une part, puisque malgré les tentatives de l'unifier en une République des Lettres, elle n'est encore dans la première moitié du siècle qu'une mosaïque d'États, sur le plan culturel comme sur le plan politique : de Venise à Naples, les interprétations d'un même texte peuvent être très différentes et parfois radicalement opposées, comme on va le voir. La présence des États de l'Église au centre de l'Italie polarise, d'autre part, les réactions et met en lumière, plus qu'ailleurs, le fait que la réception ne saurait se limiter à la seule fortune positive des textes. On est même, dans le cas de la première réception italienne de Voltaire (j'entends par là la période qui précède la condamnation de ses textes par Rome au début des années 1750), confronté à un problème méthodologique important, dû à un gros déséquilibre, sur le plan informatif, entre la discrétion voire le silence des partisans des idées voltairiennes – dont les prises de position sont rares et relèvent souvent du for privé – et une réception hostile beaucoup plus diserte, qui énonce clairement ses critiques à l'endroit de Voltaire : c'est en fait presque uniquement à partir de cette réception hostile qu'on peut reconstruire, en creux, les positions adverses.

Pour autant, l'Italie participe pleinement, au rythme qui est le sien, à la querelle qui agite encore partisans des Anciens et fidèles soutiens des Modernes dans le premier tiers du XVIII^e siècle et cette problématique de la modernité permet assurément de réintégrer l'Italie dans le concert des nations, d'en faire non plus une sorte de vilain petit canard de l'Europe intellectuelle du « siècle des Lumières » (ce à quoi à quelques exceptions près – Vico, Beccaria – on l'a longtemps réduite), mais un espace illustrant à sa manière, singulière, le processus de maturation des idées à l'œuvre dans la première moitié du siècle. Je me propose donc d'évoquer ici les enjeux philosophiques de l'*Histoire de Charles XII* et le rapport au temps qu'elle engage, en envisageant ces enjeux « philosophiques » dans un sens large puisqu'à Venise, où tout commence et d'où je partirai, il sera essentiellement question de politique et qu'à Naples, où je m'arrêterai pour finir après un détour par la Toscane, philosophie, politique et même économie apparaissent inextricablement liées.

Partons d'une évidence : *Charles XII* est un texte important pour la réception italienne de Voltaire parce que c'est le premier texte de Voltaire traduit en italien. Cette traduction, qui paraît à Venise chez le libraire Pitteri en 1734, est fondée sur un état du texte récent : non pas celui des premières éditions, rouennaises, mais le texte paru à Amsterdam en 1733 avec la réponse de Voltaire aux *Remarques historiques et critiques* (1732) de La Mottraye, ajoutée par le libraire vénitien alors que l'ouvrage est déjà sous presse³.

En Italie, ce *Charles XII* est d'emblée un énorme succès de librairie en traduction. On compte cinq éditions dans les années 1730, dont trois pour le compte du seul Pitteri, et douze se succèdent de 1734 à 1796⁴, auxquelles on peut ajouter encore quatre éditions publiées entre 1800 et 1816. D'un point de vue strictement éditorial, de 1734 à la fin de l'épisode napoléonien, le succès du titre en italien ne se dément donc pas et il est conforté par la diffusion en français du texte puisque l'ouvrage figure parmi les ouvrages souvent autorisés à passer légalement les douanes de Venise dans la seconde moitié du siècle, quatorze fois exactement entre 1750 et 1790. C'est moins que *Le Siècle de Louis XIV* (autorisé trente fois) mais beaucoup plus que *l'Essai sur les mœurs* et *l'Histoire de l'empire de Russie* (autorisés dix fois chacun), et ces chiffres sont d'autant plus remarquables qu'à la différence de *Charles XII*, aucun de ces autres textes historiques n'est traduit en italien⁵.

Ce succès était-il attendu en Italie ? Pas vraiment. Si *Charles XII* est le premier texte voltairien traduit en italien, la renommée du poète et critique français a depuis quelques années franchi les Alpes, suscitant des réactions plutôt hostiles. Dès 1728, le poète Paolo Rolli, un proche de Vincenzo Gravina au moment de la scission de l'Arcadie romaine, qui s'était opposé à l'ouverture et à la « modernisation » de l'institution en 1711 avant de s'exiler à Londres, était monté au créneau pour défendre l'honneur de la nation italienne et de sa poésie contre l'auteur de *l'Essay upon the epic poetry of the European nations*. Et il avait trouvé des sympathisants dans la République des Lettres italienne et non des moindres, comme Ludovico Muratori à Modène ou Scipione Maffei à Vérone. Dans les *Remarks* de Rolli sur *l'Essay* voltairien (1728) comme dans un autre

3 *Della storia di Carlo XII re di Svezia, scritta dal Signor di Voltaire, tradotta in italiano, colle note del Signor della Mottraye, e le risposte del Signor di Voltaire*, Tomo primo [secondo], Venezia, appresso Francesco Pitteri, in merceria all'insegna della Fortuna trionfante, 1734.

4 À la liste jadis proposée par Theodore Besterman (« A provisional bibliography of Italian editions and translations of Voltaire », *SVEC*, n° 18 [1961], p. 284-286) et reprise par G. von Proschwitz dans son édition critique de *l'Histoire de Charles XII*, il faut ajouter deux autres éditions de Pitteri, la troisième de 1744 et la septième de 1784.

5 Franco Piva, *Cultura francese e censura a Venezia nel secondo Settecento. Ricerche storico-bibliografiche*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1973 (*Memorie dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, XXXVI, fasc. III), p. 121-123.

texte, une *Apologia di Sofocle* rédigée en 1732 par un helléniste partisan des Anciens, Pietro de' Conti Calepio⁶, Voltaire était apparu comme un Français insupportablement sûr de la supériorité de sa littérature – vieille thématique rebattue depuis la polémique qui avait opposé le jésuite Bouhours et le marquis Orsi⁷ – mais surtout comme un « Moderne » au moment même où la querelle, plus ou moins refermée en France, continuait à structurer la vie intellectuelle italienne au début des années 1730⁸.

Dans ce contexte marqué par ces vieilles querelles mal éteintes, donner une traduction de l'*Histoire de Charles XII* est donc tout sauf un pari gagné d'avance pour Pitteri. Certes, le libraire a de sérieux atouts en main. C'est d'abord un professionnel sérieux qui s'est acquis une réputation dans le domaine de l'érudition : Pitteri a par exemple réédité en français Le Nain de Tillemont et dans l'avant-propos de la première édition de la *Storia di Carlo XII*, il s'adresse à son public habituel : celui des savants. Le libraire peut en outre compter sur un autre public captif et rentable, à savoir le public des collèges. Depuis les années 1710, les traductions de textes historiques français à destination des jeunes Italiens s'étaient multipliées et les enquêtes faites dans les collèges jésuites italiens montrent que, pendant tout le siècle, *Carlo XII* va non seulement occuper une bonne place mais qu'il y côtoie de nombreuses biographies consacrées à des personnages historiques parfois récemment disparus, comme Jean Sobieski qui fait une courte apparition dans le texte voltairien par exemple. L'*Histoire de Charles XII* condamnait l'opiniâtreté, l'*hybris* guerrière et donnait le personnage éponyme « en exemple pour guérir quelque souverain que ce soit de la folie des conquêtes »⁹ et l'on comprend que sur ce plan, le texte de Voltaire, ancien élève des jésuites, ait pu plaire puisqu'il satisfaisait pleinement le projet pédagogique des Pères en présentant, comme l'avait préconisé le père

6 Paolo Rolli, *Remarks upon M. Voltaire's Essay on the epick poetry of European nations*, London, Thomas Edlin, 1728. L'*Apologia di Sofocle* de Pietro de' Conti Calepio a été publiée par Mario Scotti, « L'*Apologia di Sofocle* di P. de' Conti Calepio », *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, CXXXIX, fasc. 427, 3^e trimestre 1962, p. 392-423.

7 À l'ouvrage du Français intitulé *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1687), qui avait moqué certains aspects de la littérature de la péninsule après ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) qui s'étaient déjà attaqués aux défauts de la langue italienne, le marquis Gian Gioseffo Orsi avait répondu par des *Considerazioni sopra un libro famoso* en 1703. Sur cette querelle, voir notamment Fiorenzo Forti, *L. A. Muratori fra antichi e moderni*, Bologne, Zuffi, 1953, p. 3-73.

8 Voir par exemple la republication des *Considerazioni [...] sopra la maniera di ben pensare ne' componimenti, già pubblicata dal padre Domenico Bouhours della Compagnia di Gesù. S'aggiungono tutte le scritture che in occasione di questa letteraria contesa uscirono a favore e contro al detto marchese Orsi*, Modena, Bartolomeo Soliani, 1735, 2 vol.

9 *Novelle della Repubblica Letteraria*, n° 37, 11 septembre 1734, p. 289 [« [...] il quale forse non sembrerà in tutte le sue parti molto favorevole al nome di questo re ; avvegnacché ce lo rappresenta per esemplare atto a far guarire qualunque sovrano dalla pazzia delle conquiste »].

Croiset, cette « morale réduite en actions et en exemples pour la conduite des hommes dans laquelle chacun [pouvait] voir comme dans un miroir l'image de ses propres défauts »¹⁰.

Faut-il pour autant réduire la publication de cette première traduction à un coup éditorial bienvenu dans une période de crise de l'industrie du livre vénitien ? Pas seulement car l'entreprise éditoriale de Pitteri (la huitième plus importante de Venise pour les licences d'impression sur la période 1741-1791) s'était aussi spécialisée dans des matières plus délicates. Dans les années 1730, on trouve ainsi au catalogue du libraire une traduction des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu (1735), les *Œuvres* de Paolo Sarpi, le grand jurisdictionnaliste vénitien qui s'était opposé à Rome au début du xvii^e siècle et qui n'était pas du tout un auteur anodin au xviii^e siècle, ou encore la *Storia dell'anno*, une collection d'histoire contemporaine qui commence à paraître en 1730 avec une orientation jurisdictionnaliste et une hostilité à l'égard de Rome très marquées¹¹. Surtout, en 1735 – un an après la parution de la première traduction de *Charles XII* donc –, Pitteri semble avoir formé le projet de rééditer l'*Istoria civile del regno di Napoli* de Giannone, alors même que l'auteur venait de fuir Naples pour échapper à l'Inquisition qui avait condamné l'ouvrage dès 1723¹². Ce détour par l'histoire du livre vénitien jette donc une lumière nouvelle sur la traduction qui paraît en 1734 chez Pitteri, qui fut certes une bonne affaire éditoriale mais pas seulement. À relire l'*Histoire de Charles XII* dans l'optique du conflit qui continue à opposer Venise à Rome dans cette première moitié du siècle, on comprend que les livres II et III qui rapportent les tensions entre les prélats sous influence romaine, favorables au roi Auguste, et les tenants de l'Église de Pologne (l'évêque de Posnanie par exemple) aient pu donner lieu à une lecture de type jurisdictionnaliste. À Venise, la traduction de l'*Histoire de Charles XII* intervient dans un contexte où les idées « modernes » rejoignent des problématiques locales solidement ancrées et les renouvellent profondément.

Comment lut-on l'*Histoire de Charles XII* en Italie ? Pour les années 1730, les témoignages ne sont pas nombreux – c'est une litote –, mais on dispose

¹⁰ J. Croiset, *Reglemens pour messieurs les pensionnaires*, Lyon, 1715, t. I, p. 79-80, cité par G. P. Brizzi, *La Formazione della classe dirigente nel Sei-Settecento. I « seminaria nobilium » nell'Italia centro-settentrionale*, Bologna, Il Mulino, 1976, p. 243.

¹¹ Sur les orientations ghibellines de la *Storia dell'anno* des années 1730, voir Franco Venturi, *Settecento riformatore*, t. I, *Da Muratori a Beccaria (1730-1764)*, Torino, Einaudi, 1972, p. 9-10, et *id.*, *La Stampa italiana dal Cinquecento all'Ottocento*, dir. Carlo Capra, Valerio Castronovo e Nicola Tranfaglia, Roma/Bari, Laterza, 1976, p. 240-242.

¹² Mario Infelise, « Editoria e società a Venezia nel Settecento », dans *Cultura, intellettuali e circolazione delle idee nel '700*, dir. Renato Pasta, Milano, Franco Angeli, 1990, p. 183.

d'un témoignage, pas forcément représentatif mais très précieux et antérieur de deux ans à la première traduction qui paraît chez Pitteri : celui de l'abbé toscan Antonio Niccolini, un proche de Montesquieu. Dans une lettre à son ami Celestino Galiani, archevêque de Naples et personnalité centrale de la vie intellectuelle napolitaine des années 1730, Niccolini commente avec grand enthousiasme sa lecture de l'*Histoire de Charles XII*. On est alors en juillet 1732 et Niccolini écrit :

Je veux vous proposer un beau livre à lire et c'est la vie de Charles XII roi de Suède écrite par M. Voltaire, que je trouve admirable pour son style, son jugement, *la manière de penser et la liberté de l'auteur qui parle et pense comme s'il était né en Angleterre et non en France*. Chaque cour d'Europe y apparaît dans sa véritable lumière. Voilà un livre que je me suis proposé de relire de nombreuses fois dans ma vie¹³.

36 Plusieurs points sont à commenter dans ce témoignage. D'abord, ce qu'on pourrait appeler le motif stylistique, déjà entrevu : le prosateur Voltaire plaît immédiatement par son style, qui ravit de prime abord. Second point : l'intérêt diplomatique pour l'éclairage jeté par *Charles XII* sur les cours européennes. Cette lecture avait, il faut le dire, été encouragée par Voltaire lui-même à la fin de son « Discours sur l'*Histoire de Charles XII* » :

Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des *vérités désagréables*, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'histoire est un témoin, et non un flatteur : et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire¹⁴.

Voltaire est un habile publicitaire : il promet et promeut la vérité et la transparence et le rédacteur des *Novelle della Repubblica Letteraria*, le principal périodique vénitien de la période, lui emboîte le pas, en septembre 1734 :

13 Napoli, Società Napoletana di Storia Patria, Ms. XXX. A. 5, f. 20, lettre d'Antonio Niccolini à Celestino Galiani datée « *Roma 19 luglio 1732* ». C'est moi qui souligne. Inédite, cette lettre a déjà été citée par Salvatore Rotta, « Voltaire in Italia. Note sulle traduzioni settecentesche delle opere voltairiane », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, XXXIX, 1970, p. 427-428. [« *Voglio proporvi un bel libro a leggere, e questo è la Vita di Carlo XII re di Svezia fatta da Mr. Voltaire, che io trovo ammirabile per lo stile, per il giudizio, maniera di pensare, e libertà dell'autore, che parla e pensa come se fosse nato in Inghilterra, e non in Francia. Ogni corte d'Europa in esso è messa nella sua vera luce. Questo è un libro, che mi son proposto di voler molte volte leggere in vita mia* ».]

14 « Discours sur l'*Histoire de Charles XII* », dans *Histoire de Charles XII*, éd. cit., p. 155.

Il ne peut y avoir en somme d'histoire plus intéressante, puisqu'elle traite de choses advenues de notre temps, et d'un roi, dont le Nord aura bien de la peine à trouver un semblable¹⁵.

À Venise, les *Novelle della Repubblica Letteraria* définissent le lecteur idéal de l'*Histoire de Charles XII*. C'est un « *uomo politico* », un citoyen soucieux des affaires de la cité et curieux des débats politiques et philosophiques, profondément modernes, engagés par *Charles XII* autour de la redéfinition de la notion de « bon prince » et de l'opposition entre deux options principales dans le contexte politico-diplomatique des années 1730 : d'un côté l'expansion militaire, incarnée par Charles XII, et de l'autre l'expansion économique incarnée par Pierre le Grand.

Mais ce qui frappe surtout, c'est que deux ans avant la parution des *Lettres philosophiques*, Niccolini désigne le modèle anglais – la liberté d'idées et de jugement – comme le modèle « moderne » qui travaille en profondeur l'*Histoire de Charles XII*. Pour Niccolini, dont les liens avec la franc-maçonnerie toscane sont attestés, l'Angleterre, plus que la France, fournit le paradigme de la modernité politique et philosophique et son témoignage montre qu'à cette date, la rupture n'est pas encore consommée entre les réseaux maçonniques (bientôt frappés par la condamnation de 1738) et les réseaux de ceux qu'on a appelés les *cattolici illuminati* (les « catholiques éclairés ») dont on voit qu'ils apprécient ici la « modernité » mesurée de l'*Histoire de Charles XII*.

En Italie, tous, cependant, ne sont pas sur cette ligne et de fait, ce n'est ni de Toscane ni de Rome que vint l'opposition la plus féroce au modèle promu par Voltaire mais de Naples, foyer d'une opposition vigoureuse qui trouve ses motivations dans la philosophie « moderne » de l'*Histoire de Charles XII*.

En effet, la liberté de l'auteur de *Charles XII*, qui « parl[ait] et pens[ait] comme s'il était né en Angleterre et non en France », ne manqua pas de susciter des réactions hostiles dans la péninsule. C'est à la culture napolitaine et plus exactement à l'Accademia degli Oziosi, un cénacle savant créé en 1733, que l'on doit la plus poussée des lectures données de l'*Histoire de Charles XII* dans l'Italie des années 1730¹⁶. Une lecture très négative dont Voltaire eut connaissance et qu'il conserva dans sa bibliothèque jusqu'à la fin de sa vie¹⁷.

15 *Novelle della Repubblica Letteraria*, n° 37, 11 septembre 1734, p. 290. [« *La storia in somma non può esser più interessante, poiché tratta di cose avvenute a' nostri tempi, e d'un re, il di cui pari durerà fatica il Settentrione a più vederlo* ».]

16 Sur le groupe de l'Accademia degli Oziosi, ses orientations idéologiques en faveur de la philosophie platonicienne et de la *scienza nuova*, voir Vincenzo Ferrone, *Scienza, natura, religione. Mondo newtoniano e cultura italiana nel primo Settecento*, Napoli, Jovene, 1982, p. 525-545.

17 *Ragionamenti e poesie varie di Paolo Mattia Doria*, Venezia [Naples], s. e., 1737 (BV1099). L'exemplaire actuellement conservé à Saint-Petersbourg atteste la médiation d'Antonini qui

L'Accademia degli Oziosi, qui portait mal son nom car on y menait des recherches marquées par un fort esprit de sérieux, avait été créée dans un contexte lourd dont témoigne le nonce en poste à Naples en 1732 :

Des cercles sur diverses matières se réunissent à travers toute la ville et nombre d'entre eux, on le sait, sont bons ; d'autres cependant sont suspects, *car il est certain que la jeunesse lit des livres français et ultramontains*, et publiquement et avec éclat certains diffusent les maximes de ces derniers contre l'Église et les hommes d'Église, ayant pris goût à la critique des matières ecclésiastiques et aux nouvelles opinions cartésiennes ; bien plus, le bruit court parmi les gens de bien qu'en cachette, à travers la ville, l'on manque beaucoup à la saine doctrine et qu'une espèce d'athéisme s'introduit chez beaucoup [...] ¹⁸.

38

Dans ce contexte pesant, l'Accademia degli Oziosi, animée par le philosophe et mathématicien Paolo Mattia Doria, déplorait d'abord la progression des idées venues de France (« les nouvelles opinions cartésiennes »). Pour Doria et ses amis qui se désignaient comme des *veteres* (des Anciens), cette progression se faisait en effet au détriment de la tradition philosophique locale marquée par la philosophie platonicienne et par l'idée de *scienza nuova* promue par Vico qui participa brièvement aux travaux des Oziosi¹⁹. À cet état de fait, il y avait un coupable, Celestino Galiani, l'ami de Niccolini, qui avait été nommé *cappellano maggiore* en 1732, en charge dans cette fonction de l'Université de Naples. Or, dès sa nomination, Celestino Galiani avait donné une nouvelle impulsion aux études napolitaines en les tournant (d'après les *Novelle della Repubblica Letteraria*, vénitiennes et favorables à cette réforme) vers les « travaux géniaux des Modernes, à savoir les mathématiques, la critique historique, la mécanique, la physique expérimentale » et les « disciplines qui ont pour objet les choses sensibles »²⁰.

avait fait don du texte à Voltaire. Sur le rôle d'Antonini dans la traduction de Rolli, publiée à Paris dès 1728, voir Eugène Bouvy, *Voltaire et l'Italie* (1898), Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 24.

18 « Risposta data alla Segreteria di Stato sotto li 11 novembre 1732 alla memoria trasmessa li 23 maggio antecedente », citée par Maria Consiglia Napoli, « Editoria clandestina e censura ecclesiastica a Napoli all'inizio del Settecento », *Editoria e cultura a Napoli nel XVIII secolo*, dir. Anna Maria Rao, Napoli, Liguori Editore, 1998, p. 342. C'est moi qui souligne. [« *Si fanno per tutta la città accademie in diverse facoltà, e molte si sa certamente esser buone ; altre però sono sospette, essendo certo, che la gioventù legge libri francesi, ed ultramontani, e le massime di quelli contro la Chiesa, ed ecclesiastici, si spacciano con pompa pubblicamente, avendo preso gusto nella critica nelle materie ecclesiastiche, ed alle nuove opinioni cartesiane ; anzi corre la voce tra' buoni, che sordamente per la città si manca molto nella sana dottrina, e tra molti s'introduce una specie d'ateismo [...]* ».]

19 Voir V. Ferrone, *Scienza, natura, religione*, op. cit., p. 525-528.

20 *Novelle della Repubblica Letteraria*, n° 18, 19 septembre 1739, p. 299. [« *L'autore ha dato molti altri saggi della sua letteratura e scienza. Egli però in veggendo, che le sue dottrine pubblicate ne' tempi passati non si consanno cogli studj geniali de' moderni, cioè a dire,*

Pour tenter de réagir, Paolo Mattia Doria, en 1737 puis en 1739, publie une suite de *Ragionamenti e poesie varie* qui se présentent comme le fruit des discussions de l'Accademia degli Oziosi, organisés autour des thèmes philosophiques chers aux orientations platoniciennes du groupe. Après un premier débat néo-platonicien sur l'origine de l'amour qui occupe les deux premiers *ragionamenti*, Doria présente dans une troisième dissertation ses « considérations sur la vie de Charles XII roi de Suède écrite par M. de Voltaire »²¹. On peut voir dans ce texte une sorte de manifeste du parti des Anciens, les *veteres*, soucieux de réaffirmer le primat d'une approche humaniste face à l'orientation « moderne » promue (via la place conférée à la science newtonienne notamment) par le *capellano maggiore* Celestino Galiani.

À lui seul le titre, qui ravale le texte au rang de biographie, marque l'orientation philosophique de Doria : l'histoire passe à la trappe parce que pour Doria, ce n'est pas l'histoire mais la métaphysique qui est *magistra vitae*. Et pourquoi la métaphysique est-elle *magistra vitae* ? Parce que, selon Doria, elle est la seule « science » susceptible de produire le bon gouvernement.

Dans ce cadre, Doria présente une critique très originale de l'*Histoire de Charles XII*, fondée sur une analyse attentive du texte. Doria a au moins un point d'accord avec Voltaire, l'attaque contre « cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles », qui ne l'intéressent pas. Il ne conteste pas tant la méthode et les événements rapportés dans l'*Histoire de Charles XII* que la perspective dans laquelle Voltaire a organisé les faits et finalement la vision philosophique qui, à ses yeux, sous-tend le texte voltairien. Néoplatonicien, Doria distingue en effet les « vraies vertus », qui visent la belle harmonie et le bonheur de la vie civile, à l'image des vertus divines, des « vertus apparentes » marquées au sceau de la splendeur et de l'éclat. Comme tous les lecteurs du texte, Doria reconnaît que Charles XII et Pierre le Grand ont été les deux hommes les plus admirables « qui aient vécu de nos jours », mais il dénonce l'erreur de Voltaire qui analyse comme des « vertus héroïques » ce que Doria appelle au contraire les « vertus fausses et apparentes » des deux princes²². De ce point de vue, la mise sur un pied d'égalité de Charles XII et Pierre le Grand exaspère particulièrement le Napolitain. Certes, il salue le mépris manifesté

colle matematiche, colle critiche storiche colle meccaniche, colle fisiche sperimentali, e con altre facoltà, che hanno per oggetto cose sensibili, ha pensato ridurre sul gusto moderno, quanto specialmente egli ha esposto nel suo libro filosofico della Difesa della Matematica degli Antichi contro il Sig. Gio. Locke ».

²¹ Paolo Mattia Doria, « Ragionamento III. Considerazioni su la vita di Carlo XII re di Svezia, scritta dal Signor di Voltaire », dans *Ragionamenti e poesie varie di Paolo Mattia Doria*, Venezia [Naples], s. e., 1737, p. 48-69.

²² *Ibid.*, p. 48-49 [« [...] le quali adombrando la fantasia, non lasciano, che la lor mete ben giudichi del vero valore di quelle [i. e. azioni strepitose] »].

par Voltaire pour les vertus strictement politiques et militaires (ce ne sont que « vertus apparentes »), mais il rejette avec virulence la hiérarchie établie par le Français entre Charles et Pierre le Grand, deux « héros » dont aucun ne mérite ce titre. Pour le chef des *veteres*, le moderne Voltaire se trompe car les vertus héroïques de Charles sont supérieures à celles de Pierre, la vertu héroïque se déduisant « des entrailles profondes et cachées de la métaphysique »²³, seule susceptible de faire l'homme.

40 Ce qui est en jeu derrière les deux figures de Charles XII et Pierre le Grand, ce sont les catégories définitoires du héros, radicalement opposées chez Voltaire et chez Doria. Pour Doria, les vrais héros sont ceux qui, « élevant leur esprit aux contemplations de la métaphysique dans lesquelles ils reconnaissent les origines et les essences des vertus », se rendent très utiles aux républiques « lorsqu'ils emploient les vertus sublimes et quasi surnaturelles qu'ils ont reçues de Dieu en faveur de la république et de leur prochain ». Doria voit dans le conflit mal résolu entre les vertus héroïques (la gloire et la force) et les vertus propres aux bons princes (la justice, la tempérance, la prudence) l'origine de la misère et des malheurs imposés à la Suède par Charles XII. Celui-ci a oublié le principe fondamental selon lequel toute la gloire du héros doit reposer « dans le service de la patrie et de son prochain »²⁴. Privées de « vraie » sagesse comme de « vraie » prudence, les actions de Charles XII, qui n'a pas su subordonner sa soif de gloire à une fin utile à son peuple ou à lui-même, trouvent leur conclusion nécessaire dans la mort du personnage. C'est une fin romanesque et Doria le souligne en comparant Charles à Don Quichotte : « sa Dulcinée était l'immortalité de son nom ». Aux yeux de Doria, le caractère dramatique des aventures de Charles XII – celui-là même qui faisait le succès du texte – condamne la figure historique du prince suédois.

Mais à la différence de Voltaire, Doria ne voit pas en Pierre le Grand une version plus positive du héros. Charles, au moins, lui apparaît sauvé par son « courage monstrueux », sa tempérance, la force qu'il possédait « à un degré sublime ». À l'inverse, les titres de gloire mis en avant par Voltaire concernant Pierre n'en sont pas et Doria ironise en avouant ne pas réussir à voir, derrière la brutalité du tsar, « le Lycurge en Pierre Alessiovitz »²⁵. Les termes du débat, qui renouvellent la problématique des Anciens et des Modernes dans

23 La référence de Doria est bien sûr le *Ménon* de Platon, qui définit ainsi le « héros vertueux » recherché par le philosophe napolitain : est vertueux celui qui fait un usage utile de la vertu, pour le bien et l'utilité de son prochain.

24 Paolo Mattia Doria, « Ragionamento III », art. cit., p. 51. [« *Necessaria cosa è, che l'eroe la sua gloria riponga nel giovare alla patria, e al suo prossimo* ».]

25 *Ibid.*, p. 59-60 [« *vedere il Licurgo in Pietro Alessiovitz* »].

l'actualité des années 1730, apparaissent clairement dans la discussion sur les « fausses vertus » du tsar civilisateur :

Lorsque je lis le portrait que M. de Voltaire fait de Pierre Alessiovitz dans le premier livre de l'*Histoire de Charles XII*, j'ai l'impression de voir un de ces faux héros qui croient que la vertu d'une république bien ordonnée consiste uniquement dans le fait d'enrichir le trésor du prince en encourageant le commerce et les arts pour pouvoir suppléer par de nombreuses armées à leur désir avide de conquêtes pernicieuses ; d'où il résulte ensuite qu'ils négligent l'importante maxime qui veut qu'on éduque les peuples aux vertus et qu'on les discipline par les sciences et que par là on fasse d'eux de vrais hommes suivant la maxime de Sénèque, qui déclare : *Educatio et disciplina virum faciunt*²⁶.

Deux thèmes se dégagent ici sur lesquels on conclura. Le premier, que Doria reprendra dans sa critique des *Lettres philosophiques* (publiée en 1741 dans des *Lettere e ragionamenti vari* sous le titre « Le petit maître filosofo »), relève de la polémique économique engagée par lui contre l'État mercantile, l'un des principaux thèmes de ses derniers écrits. Contre le mercantilisme des grandes puissances européennes, soutien du pouvoir absolu des monarchies modernes dont il était un farouche adversaire, Doria prônait le « commerce interne et réel du règne », fondé sur l'exportation des produits de la terre (blé, huile, etc.) et des manufactures locales. Dans l'*Histoire de Charles XII*, Doria rejette déjà le modèle de civilisation qui sera exalté dans la dixième des *Lettres philosophiques* de Voltaire (« Sur le commerce »). À Naples, Doria n'est pas isolé et fera école : ses positions sont relayées dans un long rapport intitulé *Del commercio del regno di Napoli* remis en 1740 à Francesco Ventura, président du *Supremo Magistrato del Commercio*.

Le second thème relève de la politique et doit être rapproché de la réflexion engagée par Doria dans deux de ses précédents ouvrages : la *Vita civile* (1709) et surtout l'*Idea della perfetta repubblica* (1729), où Doria avait défendu des positions anti-absolutistes qui lui avaient valu la destruction de l'ouvrage. D'origine génoise donc marqué par une tradition républicaine forte, Doria prônait depuis longtemps le constitutionnalisme contre les tenants d'un État

²⁶ *Ibid.*, p. 59-61. [« Quando io leggo il ritratto, che il Signor di Voltaire fa di Pietro Alessiowitz nel primo libro della Storia di Carlo XII mi sembra di veder l'immagine di un di que' falsi eroi, i quali credono, che la virtù di una ben ordinata repubblica consista solamente nel far ricco l'erario del principe, promovendo il commercio, e le arti per poter supplire con numerosi eserciti alla loro avida brama di perniciose conquiste; onde poi pongono in non cale l'importante massima di educare i popoli nelle virtù, e di disciplinarlo nelle vere scienze, e con ciò farli veri uomini seguendo la massima di Seneca, il quale dice: *Educatio et disciplina virum faciunt* ».]

centralisateur représentés par Vico, Giannone et Muratori²⁷. Il ne pouvait donc qu'être réfractaire au modèle politique « moderne » proposé par Voltaire à travers la figure de Pierre le Grand : celui d'un monarque absolu et éclairé qui commençait à s'affirmer dans la péninsule.

Dans sa dissertation sur l'*Histoire de Charles XII*, le tsar Pierre, à qui Doria refuse le titre de législateur, apparaît systématiquement dévalué. Certes, Pierre a montré quelque marque d'héroïsme, mais ce prétendu héros disparaît, « enseveli dans ses vices » les plus brutaux, la cruauté et la boisson. Certes, Pierre a peut-être promu les arts et le commerce, mais il l'a fait dans l'ignorance des lois selon lesquelles il faut élever les peuples jusqu'à la liberté de l'esprit qui produit l'idée de la vraie justice, de la vraie force, de la vraie tempérance et de la vraie prudence. Enfin, Pierre a peut-être tenté de civiliser sa nation, mais c'est par horreur des peuples barbares à qui il devait commander, et non guidé par l'amour de la patrie et par la connaissance de « l'origine et de l'essence de la véritable civilisation vertueuse »²⁸.

42

À partir de l'*Histoire de Charles XII* perçue comme manifeste « moderne », Doria livre donc une charge vigoureuse contre « l'émergence d'une philosophie politique privilégiant les grands civilisateurs »²⁹ :

De ce que j'ai dit je déduis donc que la seule philosophie est celle qui donne aux législateurs et aux chefs d'armée l'idée de l'unité et en même temps les vraies idées des vertus, et en les liant l'une à l'autre, les rend fortes et constantes ; et forme ainsi de la vie civile un précieux joyau ; j'en déduis ensuite, que M. de Voltaire lui-même, qui dans son livre de la *Vie de Charles XII* nomme le tsar créateur et législateur, n'avait pas lui-même dans son esprit l'idée véritable du législateur et du créateur, c'est-à-dire celle du véritable héros, parce que s'il avait eu dans son esprit l'idée du héros, il n'aurait pas confondu dans son esprit le philosophe législateur avec le marchand, le héros avec le tyran³⁰.

²⁷ Voir Marcello Capurso, *Accentramento e costituzionalismo. Il pensiero italiano del primo Settecento di fronte al problema dell'organizzazione dello Stato*, Napoli, Pironti, 1959, cité par Giuseppe Ricuperati, « Studi recenti sul primo Settecento: Gian Vincenzo Gravina e Antonio Conti », *Rivista storica italiana*, n° LXXXII, 1970-3, p. 611-612.

²⁸ Paolo Mattia Doria, « Ragionamento III », art. cit., p. 61. [« [...] l'origine e l'essenza della vera civiltà virtuosa [...] ».]

²⁹ *VST*, t. I, p. 215.

³⁰ Paolo Mattia Doria, « Ragionamento III », art. cit., p. 67. [« Da questo che ho detto dunque io ne deduco, che la sola filosofia è quella, che da a' legislatori, e a' capitani d'eserciti l'idea dell'unità, e insieme con quella le vere idee delle virtù, e legandole insieme le rende forti, e costanti; e con ciò forma della vita civile un prezioso gioiello; ne deduco poi, che l'istesso Signor di Voltaire, il quale nel suo libro della Vita di Carlo XII noma il czar creatore, e legislatore,

Cette charge témoigne de l'incompatibilité radicale de la philosophie voltairienne et de la philosophie de Doria et sa « dissertation » dépasse largement le cadre académique qui présida à sa composition. Sa critique, sensible à l'intrinsèque « modernité » de l'*Histoire de Charles XII*, est la première à condamner, quatre ans avant de s'attaquer aux *Lettres philosophiques* et dix ans avant les premières censures romaines, le mauvais philosophe caché sous le masque attrayant du prosateur de talent.

non avea stesso nella sua mente la vera idea del legislatore, e del creatore, cioè quella del vero eroe; perché se avesse avuto nella sua mente l'idea dell'eroe, non avrebbe confuso nella sua mente il filosofo legislatore col mercadante, l'eroe col tiranno ».]

